

NOTRE DAME D'ORCIVAL

A u v e r g n e

Direction de la publication
Marie-Blanche Potte

Textes
**Laurence Cabrero-Ravel,
Brigitte Ceroni,
Maryse Durin-Tercelin,
David Morel, Bénédicte Renaud**

Photographies
**Roger Choplain, Roland Maston,
Christian Parisey**

Dessins
**Guyline Beuparland-Dupuy
David Morel**

2^e édition revue et augmentée



Cet ouvrage est la réédition augmentée

d'une publication réalisée en 1995 par la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Auvergne, Service Régional de l'Inventaire Auvergne, avec le concours du Conseil Général du Puy-de-Dôme. La présente édition est réalisée par le Conseil Régional d'Auvergne, Direction de la qualité de la vie et du développement durable, Service régional de l'inventaire général du patrimoine culturel.

Relecture

Sous-Direction de l'Inventaire, bureau de la méthodologie, Laurence de Finance, Pascal Liévaux ; Jean-François Luneau, maître de conférence à l'université Blaise Pascal ; Marie-Blanche Potte, conservateur régional de l'inventaire général.

Enquêtes d'inventaire :

Brigitte Ceroni, Bénédicte Renaud, Jean-François Luneau, Maryse Durin-Tercelin.

Documentation :

Florence Cassier

Dans le cadre de la première édition nous remercions particulièrement :

MM. le père Cacheux, doyen des Dômes et Dore et l'abbé Vivier, recteur de la basilique d'Orcival, la municipalité et les habitants du village d'Orcival, en particulier M^{elle} Marie-Laure Teissèdre, le père Alambret, responsable des Archives du diocèse de Clermont, M^{me} Marie-Jeanne Archaix, chargée du fonds Monuments Historiques à la mission du patrimoine photographique, M^{me} Blandine Balas, secrétaire de documentation à la Bibliothèque du Patrimoine, M^{me} Anne Courtillé, professeur d'Histoire de l'Art médiéval à l'université Blaise Pascal, M. Bernard Dompnier, professeur d'Histoire moderne à l'université Blaise Pascal, M^{me} Claire Etienne, conservateur du patrimoine, M^{me} Anne-Marie Roger de Gardelle, conservateur des Antiquités et Objets d'Arts du Puy de-Dôme, M. Jean-Claude Gaudiat, agrégé de Lettres, M. Stéphane Gomis, historien, Université Blaise Pascal, M^{me} Chantal Lamesch, conservateur des musées de la ville de Clermont, M^{me} Francine Leclercq, directrice des archives départementales du Puy-de-Dôme, M^{me} Francine Mallot, archiviste de la ville de Riom, M^{me} Marie-Pasquine Picot, conservateur du Patrimoine, M^{me} Eliane Vergnolle, professeur d'Histoire de l'Art médiéval à Besançon, M. François Voinchet (†), architecte en chef des Monuments Historiques.

Dans le cadre de la seconde édition, nous exprimons de surcroît notre vive gratitude à :

M. Michel Andan, M^{me} Geneviève Bresc, directrice du département

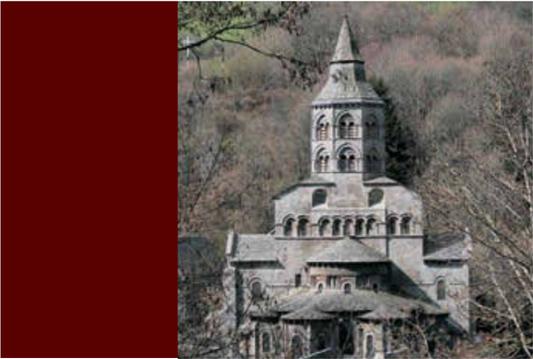
des sculptures au Musée du Louvre, M. Constantin, M. Michel Caffort, maître de conférence en histoire de l'art à l'Université d'Angers, M^{me} Annie Didier, CRDP d'Auvergne, M^{me} Gœneutte, M. Henri Hours, directeur du service des archives départementales du Puy-de-Dôme, M. Philippe Kaepelin, M^{me} Christine Label, conservateur des Antiquités et Objets d'Art du Puy-de-Dôme, M^{me} Roux, conservateur du Musée Roger-Quilliot (Clermont-Ferrand), M^{elle} Marie-Astrid Zang, conservateur du patrimoine, adjointe au directeur des archives départementales du Puy-de-Dôme.

L'ensemble de la documentation est consultable :

Au centre de documentation du patrimoine du service régional de l'inventaire général du patrimoine culturel
Région Auvergne
4, rue Pascal
63000 Clermont-Ferrand

Sur Internet : www.culture.gouv.fr
bases de données Mérimée, Palissy

© Région Auvergne - Inventaire général du patrimoine culturel, édité par les éditions Lieux dits, Lyon. Dépôt légal : AUVERGNE (Région). Inventaire général du patrimoine culturel. *Notre-Dame d'Orcival, Auvergne /* Marie-Blanche Potte, dir. ; réd. L. Cabrero-Ravel, B. Ceroni, M. Durin-Tercelin, D. Morel, B. Renaud ; photogr., R. Choplain, R. Maston, C. Parisey ; dess. Guylaine Beauparland-Dupuy. - Lyon : Lieux Dits, 2008. 96 p. ill. en coul. ; 30 cm. Images du Patrimoine, ISSN 0299-1020 ; 259 ISBN 978-2914 528-60-3



En couverture :
Église Notre-Dame d'Orcival,
massif oriental, 2008

Sommaire

Introduction

Un édifice bâti autour de fragments de suaire, chemise, cheveux et d'un peu de lait - p.5

L'architecture - p.18

Les bâtisseurs et le chantier de construction - p.24

La sculpture - p.28

Un patrimoine en images

L'architecture - p. 26

Sculpture - p. 58

Les chapiteaux - La statuaire et le mobilier

Objets et dévotion - p. 77

Annexe

Repères bibliographiques - p. 92

Glossaire - p. 94



Un édifice bâti autour de fragments de suaire, chemise, cheveux et d'un peu de lait

Intérieur de l'église au début du XX^e siècle avant décapage. Des faux-joints bicolores sur un enduit clair recouvraient uniformément les murs. Les fonds des chapiteaux, plus sombres, mettaient en relief le décor. Les vitraux figurés et le mobilier du XIX^e siècle étaient encore en place. Une grille marquait les limites du chœur des chanoines à la croisée de transept. Le maître-autel sculpté par Jean-Ossaye Mombur avait été mis en place en 1895.

Orcival est une petite commune rurale du massif volcanique des Monts Dore, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Clermont-Ferrand. Elle se situe à mi-chemin entre deux sites antiques d'importance, le Temple de Mercure du puy de Dôme et les thermes du Mont-Dore.

L'étymologie d'Orcival a suscité les interprétations les plus variées, parfois fantaisistes, depuis la Vallée des Ours jusqu'au Val d'Orcus (ou de Pluton) en passant par la Vallée de la Source (ourche, en auvergnat)... La seule certitude est que le site correspond effectivement à une vallée, la vallée du Sioulet. Un modeste village s'y est installé, qui ne se serait probablement pas développé sans la dévotion à la Vierge qui y est attachée depuis des siècles et sans l'église romane Notre-Dame.

Les sépultures retrouvées en 1978 en contre-haut de l'église actuelle, témoignent de l'existence d'un cimetière du haut Moyen Âge et donc d'une implantation humaine. Au Moyen Âge, les terres d'Orcival sont propriété des comtes, puis des dauphins d'Auvergne. Sur le village, quelques rares informations nous sont parvenues. Ainsi, un acte des années 1160 mentionne une maison de jongleur près du four. En 1287, une école est tenue par les chanoines, et en 1409 est signalé un hôpital.

Une fondation comtale ?

La première interrogation - elles ne manquent pas lorsqu'il s'agit d'Orcival puisque le fonds des archives du chapitre* est incomplet - est celle de l'implantation d'un édifice religieux de cette importance dans un site aussi retiré. L'isolement du lieu ainsi que les difficultés d'accès (dont se plaignent encore les chanoines au XVIII^e siècle) pouvaient peut être assurer la mise à l'abri de reliques à Orcival au IX^e siècle, loin des trajets des invasions.

De façon précoce une paroisse existe en ce lieu, dédiée à saint Etienne, le premier martyr, dont la dédicace est le signe partout en France d'une évangélisation fort ancienne. En 1373 il est fait mention d'une fondation de messes à l'autel de saint Etienne, encore mentionné au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle. En 1700 une visite pastorale évoque *le jour de saint Etienne patron de la paroisse*. Le saint, au XIX^e siècle, est encore particulièrement honoré et figure sur plusieurs bannières de procession. L'église elle-même sera dédiée à Notre-Dame, semble-t-il postérieurement, peut-être grâce à l'arrivée de reliques de la Vierge, de « Pont l'Abey », vers 878. La paroisse et l'église se trouvent placées dès lors sous une titulature propre.



Village d'Orcival, extrait du plan cadastral de 1823. À cette époque, trois petites maisons sont encore directement adossées au bras sud du transept. La grande parcelle accolée au nord de l'église représente le cimetière. Ce dernier a été transféré en 1910, pour des raisons de salubrité, à l'extérieur du village. La chapelle de la Fontaine Notre-Dame est visible à l'est du village, sur le bord droit de la photographie. Aux abords ouest du bourg, une croix indique l'emplacement du « Tombeau de la Vierge », but de la procession annuelle.

À partir du XI^e siècle, des documents nous sont parvenus dont l'exploitation a parfois été source d'erreur. Ainsi, il semblerait que la création d'un prieuré à Orcival par la Chaise-Dieu vers 1046, tenue pour certaine par plusieurs auteurs, ne soit que le fruit d'une confusion avec le prieuré Saint-Julien d'Orcival de Marcol en Ardèche. La première mention fiable d'un prieuré de La Chaise-Dieu à Orcival apparaît seulement dans un acte de 1166 où « Pierre, prieur d'Orcival » figure parmi les témoins. La date de création de ce prieuré est inconnue ; il est encore cité dans une bulle du pape Alexandre III en 1178, et disparaît des textes après 1512. Il s'agit à l'évidence d'un simple prieuré rural, c'est-à-dire de l'administration des terres que l'abbaye possède en ce lieu.

En revanche, l'abbaye de La Chaise-Dieu ne peut pas être fondatrice de l'église puisqu'elle en accepte la donation partielle en 1166 : à cette date le comte d'Auvergne Guillaume VII et son vassal Mathieu lui donnent une partie des revenus de l'église, de la sacristie et de la chapellenie d'Orcival. L'édification de l'église est donc plus sûrement due aux comtes d'Auvergne associés au puissant évêque de Clermont et peut-être aussi à quelques vassaux. En effet, comte et évêque détiennent encore des droits de patronage dans l'église en 1247, ce qui n'a rien d'inhabituel puisque les patronages laïcs étaient encore fréquents en Auvergne au XIII^e siècle.

Il est difficile de dater précisément Notre-Dame d'Orcival. C'est aussi le cas des autres églises majeures auvergnates. Cependant l'acte de donation de 1166 fournit une date butoir pour la construction. De plus, la vitalité religieuse de l'Auvergne dans la première moitié du XII^e siècle, comme en témoigne la tenue de conciles importants à Clermont, a pu favoriser l'ouverture d'un tel chantier. Enfin, il résulte de l'analyse stylistique développée plus loin que les travaux ont été entrepris au début du XII^e siècle. L'aboutissement d'un projet de cette ampleur en quelques dizaines d'années est remarquable et l'évidente homogénéité de l'édifice dénote bien un chantier mené rapidement.

Les raisons de cette édification sont certainement liées à la possession de reliques, et à un pèlerinage au succès grandissant. Le plan choisi, avec crypte, déambulatoire et chapelles rayonnantes, est en effet adapté à une église de pèlerinage : il offre une facilité de circulation aux laïcs, avec possibilité d'approcher le sacré, c'est-à-dire les reliques, considérées à cette époque comme intermédiaires privilégiés entre Dieu et les hommes.

La fameuse Vierge en majesté vénérée pour son pouvoir thaumaturge attirait les pèlerins au même titre que les reliques, ce qui peut expliquer l'importance prise par le lieu au XIII^e siècle. D'ailleurs, pour donner plus de solennité à ce culte, l'évêque de Clermont, Hugues de la Tour, consent en 1245 à l'érection d'un chapitre à Orcival, sous le vocable de Notre-Dame. Le nombre des chanoines est élevé : vingt-cinq, plus un doyen, ce qui laisse supposer des revenus considérables, signe du succès du pèlerinage. Le pape Innocent IV entérine la fondation de ce chapitre en septembre 1246.

Dès lors, dans les années qui suivent, de nombreuses donations sont consenties au chapitre, qu'il s'agisse par exemple de celle des églises de Saint-Bonnet et de Saint-Pierre-Roche avec les droits de patronage de leurs cures (en 1246, ratifiée en 1252), ou de droits de

La statue orfèvrée avant sa remise en état de 1959 (cliché d'archives). Depuis le XVII^e siècle, elle avait subi plusieurs restaurations. Au XVIII^e, par exemple, l'opposition d'origine entre « vermeil » (argent doré) et argent « au naturel » pour les vêtements de l'Enfant Jésus avait été gommée. Elle a été rétablie. Les colonnes du trône, avant l'intervention de 1959, étaient encore enveloppées d'étoffes du XVIII^e siècle. Elles ont été retirées. De même, des plaques de cuivre et de laiton du XIX^e siècle ont été remplacées par de l'argent.



patronage sur l'église d'Orcival cédés par les dauphins d'Auvergne et l'évêque (1247 et 1248). En 1308, l'évêque de Clermont donne la cure d'Orcival au chapitre ; elle est unie à la mense* canoniale en 1413.

Intensité de la dévotion médiévale

À la fin du Moyen Âge, Notre-Dame d'Orcival jouit donc d'un rayonnement certain. Elle est notamment invoquée lors de faits d'armes pendant la guerre de Cent ans. Après sa victoire contre les Anglais à la Roche-Sanadoire en 1375 puis la libération de la Guyenne, le duc de Bourbon, Louis II, lui dédie son pennon (drapeau armorié) en manière d'ex-voto. On ignore si ce fait relaté par les chroniqueurs du temps, figurant sur un vitrail du XIX^e siècle à Aurières, a entre temps été représenté, mais les historiens d'Orcival signalent que le drapeau restera longtemps conservé dans l'église. Par ailleurs, en 1460, une permission épiscopale est accordée à Louis de Bourbon, comte de Montpensier, « petit fils du vainqueur de la Roche-Sanadoire » pour faire bâtir un autel en l'honneur de la Vierge.



Vue de dos de la statue de la Vierge au cours de la restauration de 1959 (cliché d'archives). L'âme de bois a été mise à nu. Elle était saine, sauf le bras droit de la Vierge et le socle. Une niche avait été ménagée dans le bois, probablement avec l'intention d'y déposer des reliques. I.H. Forsyth la suppose postérieure à la fabrication car elle interrompt le drap du dos. Mais l'idée a dû être abandonnée rapidement puisque le placage de métal, mis en place à la même époque, condamne l'accès à cette cavité.

Les dimensions originelles de l'église lui ont épargné les agrandissements ; son plan a été très peu transformé au cours du temps. L'absence d'adjonctions - de chapelles en particulier - ou d'importantes reconstructions, contribue à l'homogénéité de l'ensemble. Seule la vétusté de l'église est signalée en 1427. Les modifications du bâtiment sont surtout le fait de restaurations dues à des dégradations diverses.

C'est en particulier le cas des deux tremblements de terre survenus au cours du XV^e siècle. Une lettre de Louis XI, du 14 janvier 1478, apporte un témoignage sur le premier. Par ce texte, les chanoines d'Orcival sont autorisés à quêter dans tout le royaume pour financer les travaux.

L'étendue des dégâts dus aux « grans trablemens de la terre et orage des vens » semblerait assez considérable, si l'on ne mettait sur le compte d'une exagération intéressée la description transmise au roi par les chanoines : « (...) le clocher et pinacle d'icelle eglise a este abatu et en cheant a fendu [et] abatu la plupart des voultes d'icelle eglise et fait [d'autres] grans dommaiges (...) ». Si la flèche du clocher (le « pinacle ») a probablement été endommagée, les désordres causés au reste de l'édifice ont dû se limiter à des fissures plus ou moins importantes ; mais en aucun cas il n'y a eu chute du clocher. Nous connaissons moins les conséquences du tremblement de terre de 1490, qui avait fait de gros dégâts matériels à Clermont et dans ses environs. Il semble, là encore, que ce soit surtout la flèche du clocher qui ait souffert : un des chanoines d'Orcival fait un don en juin 1492 pour permettre de restaurer le « pinacle ».

Avant le début du XVI^e siècle, un incendie pourrait être à l'origine d'une transformation importante de l'église : des lauzes remplacent alors les tuiles d'origine, donnant aux toitures leur aspect actuel. Ces tuiles étaient du type des *tegulae* gallo-romaines, dont deux « témoins » sont aujourd'hui conservés parmi les collections des musées de Clermont-Ferrand.

Hormis ces interventions exceptionnelles, la notoriété d'Orcival à la fin du Moyen Âge entraîne des libéralités des rois de France (Philippe V, Charles IV) mais surtout des seigneurs locaux. Ces derniers multiplient rentes, fondations de messes basses ou chantées en l'honneur de la Vierge, édifient tombeaux et chapelles au plus près du chœur ; l'essentiel de l'aménagement de l'édifice est intérieur. Les messes sont dites au grand autel de Notre-Dame et aux autels secondaires qui se multiplient (Saint-Etienne, Saint-Michel, Saint-Jean-Baptiste...). Comme partout en France la dévotion privée se développe jusqu'au sein de l'édifice dont elle annexe peu à peu l'espace par des autels ou édicules funéraires.

Gilbert de Chabannes, seigneur d'Orcival, obtient le privilège en 1483 de faire construire au plus près du chœur dans « la souterraine » (la crypte) le tombeau familial où sera enterrée également sa veuve Catherine de Bourbon-Vendôme, morte en odeur de sainteté

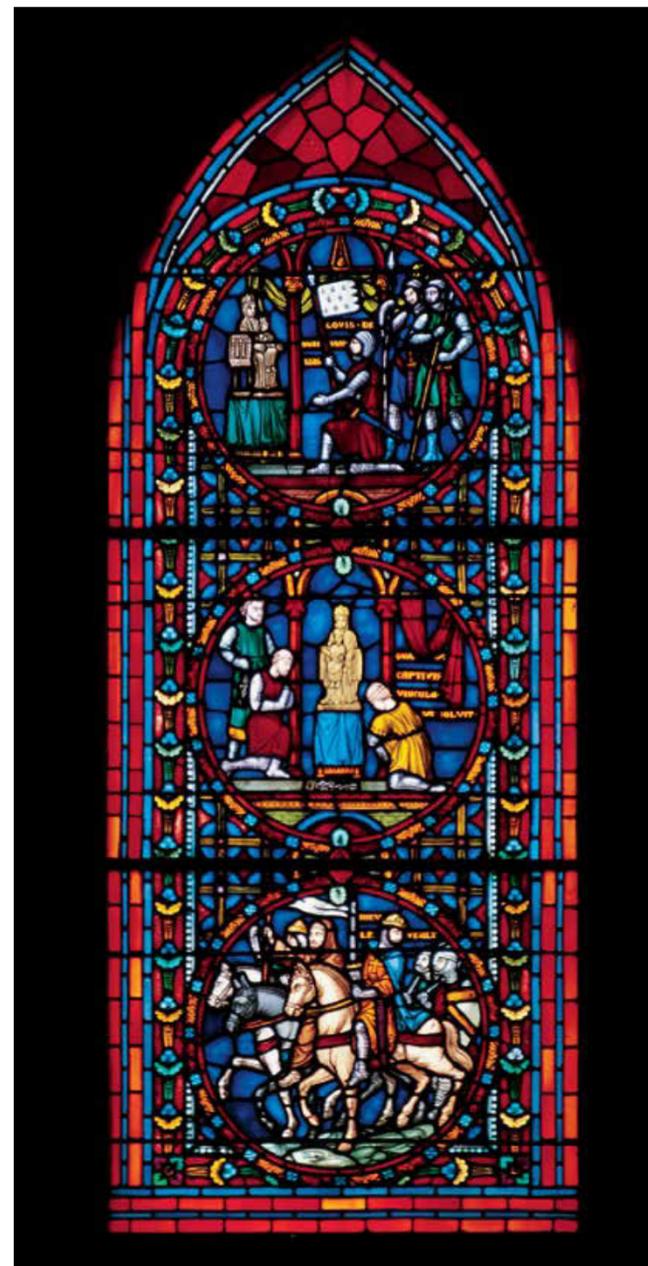


Sceau du chapitre, d'après un acte daté de 1429. (Musées de la ville de Clermont-Ferrand).

Plusieurs originaux de ce type de sceau, au moins en usage depuis 1402, sont conservés parmi les collections du service des archives départementales. Ils portent une légende inscrite entre deux mandorles de perles : + S : CAPITULI : BE : MARI : VRSIVALLIS : « sceau du chapitre de la bienheureuse Marie d'Orcival ». Sur d'autres sceaux du chapitre, plus anciens, assez endommagés, la représentation centrale de la Vierge semble être plus proche de celle du « Trône de sagesse », de Notre Dame portant l'Enfant assis devant elle. Ici la représentation porte bien la marque de son temps, répandue à partir du XIII^e siècle ; la Vierge devenue Vierge de Tendresse porte son Enfant sur son bras gauche, celui-ci joue avec l'oiseau qu'elle porte sur son poing droit. Le trône, seul, reste symbolisé au dessus d'une arcature trilobée. Sous le siège un petit priant implore. Au siècle suivant, la même composition, de nouveau revisitée dans le goût de l'époque apparaît au dessus de la rose des vents du transept sud (voir page 44).

au début du XVI^e siècle. Une légende du « Miracle des roses », probable contamination du thème hagiographique de sainte Elisabeth de Hongrie entre autres, lui reste attachée. Deux tableaux tirés de cette légende, non datés, figuraient dans une collection privée à la fin du XIX^e siècle.

Dès cette époque, la confrérie du Saint-Esprit est chargée d'accueillir les pèlerins pauvres, nécessiteux ou malades qui affluent à Orcival. Les miracles de leurs guérisons, publiés, permettent au chapitre de solliciter des subsides pour leur entretien au-delà de la province (diocèses de Bourges, Saint-Flour, Limoges...).



Eglise paroissiale d'Aurières. Vitrail de l'atelier clermontois Mailhot-Taureilles, par Martial Mailhot, limite XIX^e-XX^e siècle. Les esquisses préparatoires sont conservées au Musée des Beaux-Arts Roger Quillot à Clermont-Ferrand. Cette verrière à médaillons superposés s'inspire des lancettes du XIII^e siècle. Le médaillon supérieur représente Louis II de Bourbon offrant son pennon fleurdelysé à la Vierge d'Orcival. Le type iconographique de Notre-Dame est celui de la Vierge telle que couronnée en 1894.

Hormis « l'Image » (la statue) de Notre-Dame, une infime partie des objets ou œuvres médiévales est parvenue jusqu'à nous : un fer à hosties remisé pour avoir perdu sa valeur d'usage, une Vierge à l'Enfant du XIV^e siècle, largement restaurée au XIX^e siècle. Quelques descriptions dans les visites pastorales (en 1700 et 1782 notamment) évoquent la présence de reliquaires probablement médiévaux « un en cuivre en forme de châsse », « un en argent en forme de clocher », « à l'image de la Sainte Vierge en argent ». Ces œuvres, sauvées une première fois de la fonte des métaux précieux sous Louis XIV, ont disparu, fondues ou soustraites à la vindicte révolutionnaire, comme la statue de la Vierge, par des paroissiens ou le clergé.

Une bulle du pape Sixte IV, du 22 décembre 1483, réduit le nombre de chanoines à douze et un doyen. Cette décision, prise sur avis de Gilbert de Chabannes, est le signe d'une baisse des ressources, devenues insuffisantes pour subvenir aux besoins des religieux. Il ne faut cependant pas conclure trop vite à l'effritement de la tradition pèlerine à Orcival.

L'époque moderne, riche en marques de dévotions

Les crises religieuses qui affectent le royaume à la Renaissance, ne transparaissent nullement dans les archives lacunaires de la collégiale. Les édifications d'autels et la fondation de chapelles se poursuivent, plusieurs indices tendent à démontrer que la dévotion à la Vierge et l'affluence des fidèles restent malgré tout conséquentes : au XVI^e siècle, une autorisation épiscopale permet l'adjonction d'un treizième canonicat.

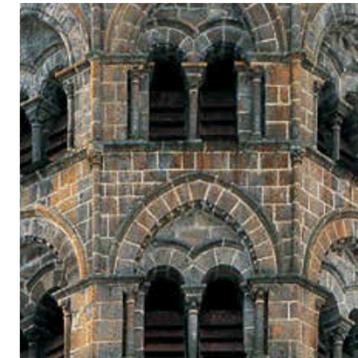
Outre de nombreuses messes et célébrations données aux « cinq fêtes annuelles de Notre-Dame » grâce à de riches fondateurs, nobles ou religieux de Haute-Auvergne, Bourbonnais ou Limousin, les documents relatant les manifestations d'actes de dévotion se multiplient. Parmi de longues relations des miracles de Notre-Dame figurent des enfants sauvés, de multiples maladies et infirmités guéries, des récoltes épargnées. Des premières mentions d'ex-voto apparaissent, des effigies de cire pour la plupart : celle d'un nourrisson sauvé par miracle offerte par sa mère, sa propre « effigie de cire pesant vingt-cinq livres » ex-voto d'un lieutenant de Montferrand, ou cette représentation en cire de son immeuble donnée par un habitant de Saint-Saturnin dont la demeure fut miraculeusement sauvée des flammes à l'invocation de la Vierge.

C'est de l'époque moderne que datent aussi les premières mentions de libérations miraculeuses de prisonniers innocents, mais aussi de criminels, sauvés du bagne ou de l'exécution par l'intercession de la Vierge. La première iconographie connue du thème de « Notre-Dame des fers » apparaît sur le transept sud à la fin du XVI^e siècle.

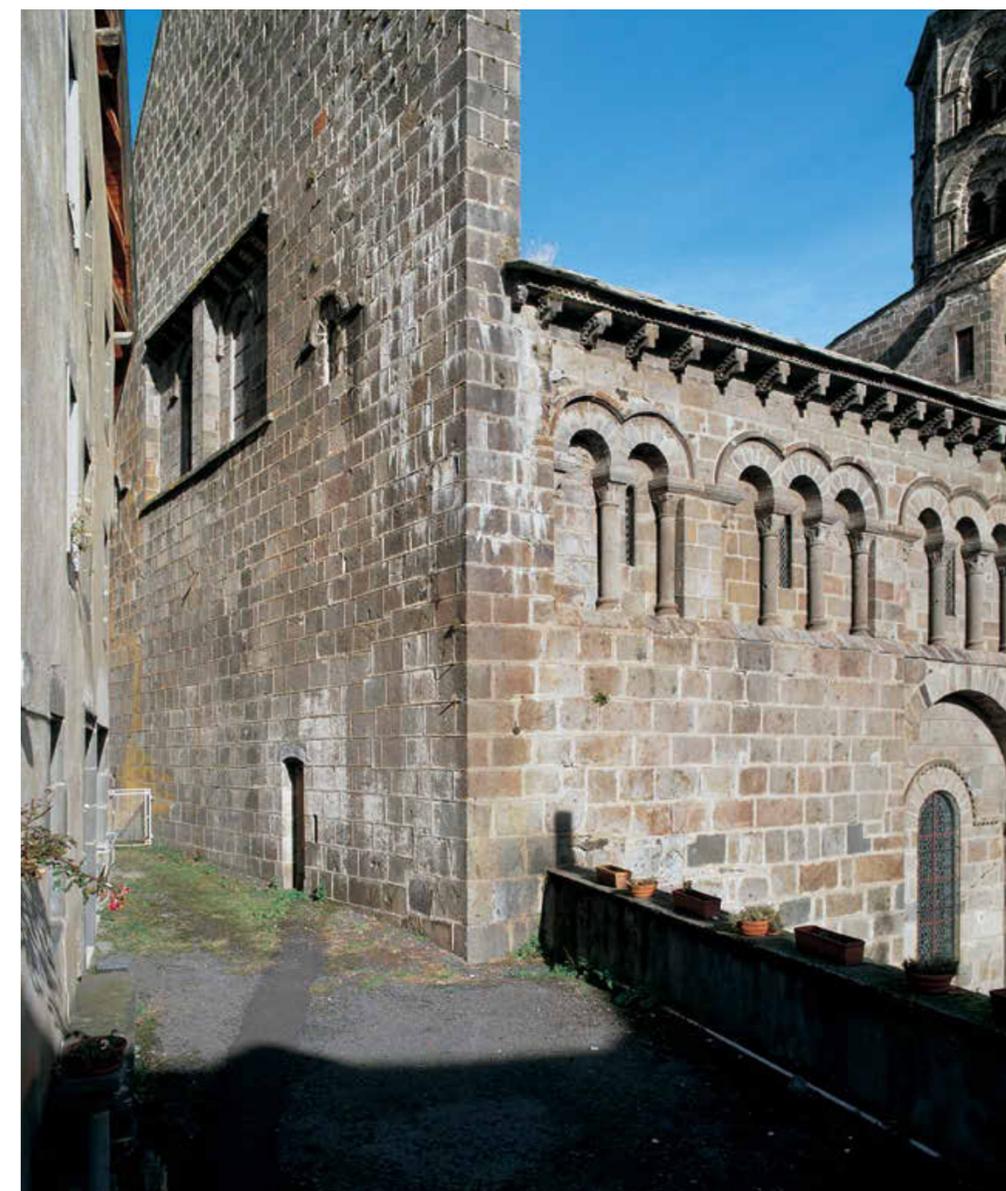


Un patrimoine en images

Vue générale du nord-est de l'église.



L'architecture Architecture et chevet



Vue générale du nord-est de l'église.

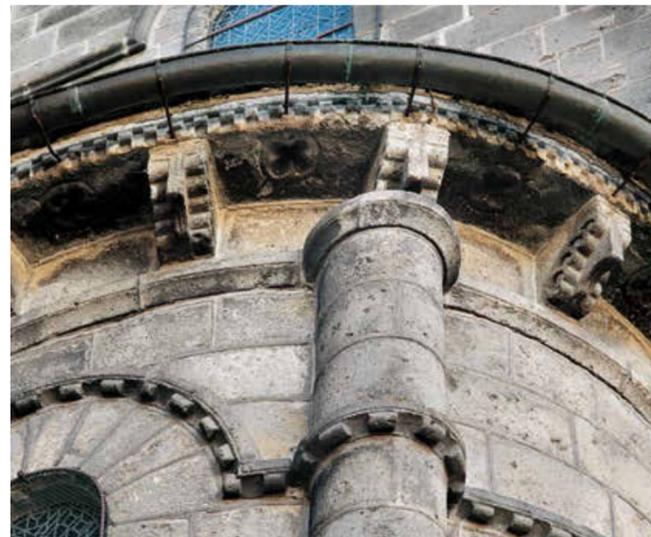
L'ancienne collégiale Notre-Dame d'Orcival, adossée au flanc oriental d'une colline sur la rive gauche du Sioulet, constitue l'élément central du village installé le long de ce ruisseau et bâti en éventail autour d'elle. Les abords de l'édifice sont aujourd'hui dégagés, ce qui n'était pas le cas en 1823, comme le montre le plan cadastral (voir page 6). Depuis, le cours d'eau a été partiellement couvert à proximité de l'église et les maisons les plus proches qui le longeaient ont disparu. Enfin, un monument aux morts et une fontaine ont été érigés.

L'adaptation de l'église au terrain est particulièrement sensible du côté ouest : la construction du massif antérieur a été gagnée sur la pente de la colline, transformant cette portion de l'église en partie semi-enterrée et la privant ainsi d'une entrée occidentale. Un grand mur pignon (*ci-contre*) presque aveugle semble ancrer l'édifice dans la pente : il n'est ouvert que par les jours de la tribune centrale et la petite porte d'accès aux parties hautes. Cette disposition accroît l'importance de l'élévation sud (voir p.45) par laquelle on accède à l'édifice.

L'agencement du chevet (p.38) est caractéristique des grandes églises romanes d'Auvergne ; l'étagement pyramidal de volumes bien individualisés rend compréhensible le parti architectural intérieur : crypte en soubassement, absidioles ouvrant sur le déambulatoire, chœur et abside s'en détachant, massif barlong du transept, clocher de croisée, dont l'intégration parfaite à la composition est l'une des grandes conquêtes architecturales des XI^e et XII^e siècles. Les ouvertures de la crypte ménagées entre les absidioles étaient plus étroites à l'origine. L'élargissement date peut-être du XVII^e siècle, époque où l'ancien cimetière a été aplani. Il faut également remarquer que le massif barlong du transept gagnait autrefois en légèreté avec deux niches, aujourd'hui maçonnées mais encore perceptibles, placées au-dessus de l'arcature supérieure.

L'architecture Le chevet

Impression générale et réalisation de détail s'opposent dans la construction de l'église d'Orcival, en particulier au chevet. On perçoit tout d'abord un ensemble ordonnancé et symétrique, la modénature souligne les différents niveaux et les découpes de la silhouette, accentue les courbes et fait ressortir les volumes (a). Cependant, les cordons à billettes ne se relient pas systématiquement aux astragales des colonnes engagées (c,d), certaines de ces colonnes ne portent pas de chapiteau (b), l'aplomb de quelques modillons ne s'accorde pas avec celui des fûts de colonnes (b). On peut aussi remarquer, par endroits, une discontinuité de la mouluration. Ces détails ne peuvent choquer qu'un œil formé aux traités d'architecture d'époque moderne. Une partie seulement du soffite des corniches du chevet est ornée de motifs quadrilobés en cupules, inégalement disposés. Mais cette répartition peu logique peut être imputée à des restaurations.



L'architecture Le clocher

À l'aplomb de la croisée de transept, dominant le massif barlong, la tour-clocher a exceptionnellement survécu aux destructions révolutionnaires, bien que la flèche de charpente ait été transformée au XIX^e siècle. En 1769, cette dernière est dite « en forme d'obélisque ou de pyramide » : on peut supposer que ce type de flèche polygonale couronnait le clocher dès l'origine. Outre son authenticité, ce clocher présente l'intérêt d'être un témoin de l'évolution stylistique. Edifié en toute logique à l'issue des travaux, il se distingue par des éléments qui ne sont plus dans le caractère du reste de la construction : arcs brisés, sculpture des chapiteaux, voûtures en cavet recevant des petites boules, aplatissement des tores inférieurs des colonnettes, s'apparentent à l'art de la fin du XII^e siècle.

